

INSTALLATION

Fannie Escoulen et Christine Delory-Momberger

L'expérience d'Agata

Montrer *autrement* l'oeuvre d'Antoine d'Agata. L'installer et non pas l'exposer. Que cette installation parle frontalement de sa dimension politique, qu'elle crie la lucidité de l'artiste sur ce monde qu'il ne cesse d'explorer, de toucher, de fouiller dans un corps à corps sans compromis. Qu'elle parle de son humanité. Qu'elle révèle combien son intimité est aussi une affaire politique. Que cet espace devienne celui des regardeurs. Qu'ils entrent dans la matière. Qu'ils se laissent submerger par les images. Qu'ils se lient à ce qu'ils voient. Qu'ils lisent les mots d'Antoine d'Agata, lettres noires sur fond rouge, tracts grand format, posés à même le sol. Qu'ils entendent les voix des femmes. Qu'ils se fassent violence. Éprouvés dans leur corps et dans leur âme.

Mais il faut faire face à l'ampleur d'une oeuvre telle que celle de d'Agata. Une oeuvre, bien au delà d'un travail. Une vie même.

Un long processus a précédé l'installation qui a eu lieu au BAL au début de l'année 2013. Se replonger dans la masse des images. Antoine d'Agata est une archive vivante, composée de strates. De ses expériences extrêmes, il reste des traces, des fragments, des « images rescapées », qu'il a, au fil de sa vie, organisées sous forme de livres : *Mala Noche, Home Town, Stigma, Vortex, Insomnia, Manifeste, Agonie, Situations, Ice, Anticorps...* Au sein de son oeuvre, le texte et l'image en mouvement naissent peu à peu, comme un second souffle. S'impose alors la nécessité de donner la parole aux femmes, irrémédiablement absente des images photographiques. L'écriture, cette autre arme pour régurgiter la violence du monde, s'invite au sein du dispositif.

Au-delà d'une géographie mentale imposée par ses livres, rendre compte par l'installation, la scénographie, le « geste curatorial », d'un flux d'images, de mots, de paroles, d'un flux de vie.

Effectuer des coupes, un « carottage », prélever la matière et tenter de la fixer aux murs, dans l'espace même de l'exposition. Cet espace du BAL, sa « physicalité », les commissaires de l'exposition, Fannie Escoulen et Bernard Marcadé, aux côtés d'Antoine d'Agata, ont eu à cœur de le travailler. Devenus corps, devenus peaux, les murs ont épousé l'oeuvre.

L'intention de déplacer l'oeuvre des territoires auxquels elle est trop souvent assignée. Glisser de l'intime, du journal, de l'autobiographie, vers le manifeste, l'engagement physique, la prise de risque. Situations vécues et conscience politique en prise avec l'expérience. Sortir l'oeuvre de son seul champ esthétique et la replacer au cœur du monde. Faire exister une oeuvre-corps avec le monde.

Une tentative alors de donner une forme, provisoire, de rendre une vérité, d'installer le visiteur dans une expérience de vie, d'une oeuvre, d'un monde. Immersion, submersion, englobement. Une plongée en apnée, une remontée à la surface, une

prise de conscience. De cet entre-deux entre la photographie et la vie jaillissent les paroles des femmes, accueillies, recueillies par Antoine d'Agata.

Dix ans après sa première exposition importante à la Galerie VU à Paris en 2003, une relecture des images est nécessaire. Dix ans de plus pour comprendre une œuvre qui ne compte que vingt années derrière elle. Dix ans qui auront permis à l'artiste d'aller encore plus loin dans son rapport physique au monde, dans l'exigence qu'il a au regard de son œuvre, de ses actes. Exigence de vie, de temps, engagement sans faille.

Des mois de travail, une véritable fouille chronologique : des débuts de l'homme photographe au Mexique en 1991 et la naissance d'un langage et d'une pratique, aux dernières images prises en Lybie en 2011, jusqu'à l'épuisement et au renoncement à l'acte photographique. Jusqu'à ces portraits de prostituées figés dans le flux d'Internet. Une autre vérité s'impose, celle de ne pouvoir dire mieux qu'une réalité d'images trouvées auxquelles l'artiste est confronté.

Et toujours, l'accumulation des images, en boucle.

Trouver la forme la plus juste, celle qui peut rendre compte de l'expérience d'Agata. Déplacer le regard du spectateur, imposer les images dans leur force et leur vérité. Tailler au cœur de la matière, y inscrire des perspectives nouvelles, et laisser, dans un hors champ possible et aléatoire, toutes celles que l'on ne pourra pas appeler. Deux violences se font face. Celles que l'on nommera la violence du jour, institutionnelle, économique et politique, et celle de la nuit, diffuse, instinctive, physique. Images du corps et du politique condamnées à se fondre les unes dans les autres : images documentaires, froides et distancées, mise à l'épreuve d'images-mémoires, fragments de situations extrêmes générées par la nécessité de l'action et la volonté d'aller toujours plus loin.

Un anti-récit se fait jour. Renonciation au style narratif et discursif, montage, collage, plans juxtaposés, superpositions assumées d'images, contamination de réalités a priori étrangères les unes aux autres, se liant et s'imbriquant. Sous l'œil de d'Agata, les séquences d'images disparaissent, puis resurgissent inexorablement, couches successives d'un monde qui se découvre. De cette confrontation des regards émerge alors une vision panoptique du monde : celui d'Antoine d'Agata, mais aussi le nôtre.

Les premières réactions des visiteurs pénétrant l'exposition sont révélatrices de la justesse de la proposition. Sentiments d'être enfermé dans le corps de l'artiste, dans sa tête aussi. Sentiments d'appartenance. Rejet, adhésion, questionnement, colère, des émotions puissantes traversent les spectateurs. « Nous sommes cette société ». L'oppression ressentie face à l'ampleur de l'installation agit sur les sens, sur les consciences qui n'en sortent pas indemnes. Le politique est plus que jamais le cœur du propos. Au cœur du geste de l'artiste et de celui des commissaires.

Un autre impératif se fait jour pendant la conception de l'exposition : ouvrir l'œuvre à d'autres territoires, d'autres disciplines : philosophie, sociologie, histoire de l'art, littérature... Appeler différents éclairages, nécessaires, et faire dialoguer l'œuvre avec ce qui la nourrit, ouvrir d'autres grilles de lecture.

Des conférences accompagnent le temps de l'exposition : Philippe Azoury, Bertrand Ogilvie, François Cheval, Léa Bismuth. Autant de jalons permettant une mise en perspective de l'œuvre. des passeurs, témoins de leur rencontre avec Antoine

d'Agata : Rafael Garido, Morten Andersen. Compagnon de route, Philippe Azoury programme parallèlement à l'exposition une séquence cinématographique orchestrée autour de quatre entrées : Situations/Expériences/Agonie/Abattage, qu'*In girum imus nocte et consumimur igni* de Guy Debord viendra clôturer.

Le livre *ACTES. Antoine d'Agata, une présence politique* apparaît très vite comme un prolongement nécessaire au travail de l'exposition *Anticorps*. Un devoir même. Que l'architecture d'images traversée par des paroles, des voix, des mots reste vivante, survive au démantèlement de l'exposition. Il ne s'agit pas d'en garder la trace, d'en faire mémoire. Ce livre est un autre geste. Aux côtés des conférenciers, les mots des essayistes et des écrivains entrés en lien avec Antoine d'Agata – Paule-Palacios-Dalens, Magali Jauffret, André Rouillé, Christine Delory-Momberger, Jean-Baptiste Del Amo, Xavier Cotton – rejoignent les paroles des femmes, implacables de vérité, qui, captées sur le papier, l'impriment de leur sceau brûlant.

Actes ancre dans des pages ouvertes vers l'in-fini le travail en cours d'un homme repoussant toujours plus loin les limites possibles d'expériences en prise aux réalités du monde.

Fannie Escoulen & Christine Delory-Momberger. *ACTES. Antoine d'Agata, une présence politique*. André Frère éditions, 2014, pp. 182-183.